

# Pablo Picasso, comme personne...

**RÉSUMÉ** > *Il demeure le plus célèbre et le plus recherché des peintres du 20<sup>e</sup> siècle. À lui seul, il a bouleversé les canons de l'art moderne. Place Publique présente Pablo Picasso, trois fois venu peindre à Dinard dans le cours d'une vie tumultueuse...*



TEXTE > **CHRISTOPHE PENOT**



CHRISTOPHE PENOT est écrivain et éditeur d'art. Il dirige le Centre Cristel Éditeur d'Art à Saint-Malo.

Illustre et fabuleux Picasso ! L'aurons-nous assez dit en rappelant que le marché de l'art l'a poussé, le 11 mai 2015, à New York, chez Christie's, jusqu'au prix exceptionnel de 176,36 millions de dollars ? Oui, l'équivalent de 160 millions d'euros pour *Les Femmes d'Alger* (version originale), œuvre réalisée en 1955, en mémoire d'Eugène Delacroix, qu'il admirait. Parce que c'est une donnée à ne point négliger : le virtuose catalan, tenu pour un génie spontané, avait, dans son enfance, beaucoup étudié les maîtres d'antan. Il avait copié le Greco, regardé chez Goya et pris, abondamment, chez Cézanne. Puis, une curiosité chassant l'autre, ce petit homme aux yeux de braise s'était approprié les formes des masques africains que lui avait révélées Maurice Vlaminck, l'un des fondateurs du fauvisme. On connaît la suite : le prodige des *Demoiselles d'Avignon*, toile grandissime terminée en 1907 à Paris, sur le site légendaire du Bateau-Lavoir. Un coup de tonnerre, vraiment, qu'André Breton signala comme « l'événement capital du 20<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ». Plus sûrement, c'était la preuve que le jeune Espagnol, né le 25 octobre 1881 à Malaga d'un père professeur de peinture, quittait

sa première manière, très classique, pour forcer toutes les permissions qu'accordait le modernisme. La preuve, en somme, qu'il s'avérait particulièrement décidé, et qu'il ne reculerait devant rien afin de gagner son droit d'exister. Car tel était alors l'enjeu : non pas les trompettes de la gloire, mais le pain quotidien, dont il était souvent dépourvu lorsqu'il peignait rue Ravignan. Daniel-Henry Kahnweiler, son futur marchand, qui assurerait leur fortune réciproque, l'a raconté dans un livre d'entretiens : « [sa] solitude morale à cette époque était quelque chose d'effrayant, car aucun de ses amis peintres ne l'avait suivi. Le tableau qu'il avait peint là paraissait à tous quelque chose de fou ou de monstrueux<sup>2</sup>. »

Était-il lancé ? Non. Mais il s'appuyait dorénavant sur une galerie et pouvait doubler le pas, produisant avec une énergie rare. Pour le reste, comment ne pas souligner le rôle joué concurremment par les poètes, Apollinaire et André Salmon se trouvant bientôt à court de mots pour vanter, tantôt les collages, tantôt les sculptures et les schèmes nouveaux qu'engendrait le titan ? Ce qui lui vaudrait, au début des années quarante, la remarque judicieuse d'André Lhote, sans doute le meilleur critique d'art que la période ait connu (mais il était également un artiste fameux) : « L'immense talent de Picasso, talent de peintre et de dessinateur, est indiscutable, même pour qui se cabre devant l'imprudence des commentateurs attirés. Le florilège picassien est certainement le plus riche en incongruités laudatives, en extases plus ou moins convulsives<sup>3</sup>. » Cependant, tiré par son étoile, tiré aussi par l'empressement d'un monde ballotté entre deux guerres, l'intéressé persévérerait, posant déjà pour la postérité.



RMN-GRAND PALAIS MUSÉE PICASSO PARIS / RENÉ-GABRIEL OUEA - © SUCCESSION PICASSO

« D'où me vient ce pouvoir de créer et de concevoir des formes ? Je ne sais. Je n'ai qu'une pensée : le travail. Je peins comme je respire », soufflerait-il à Ernst Beyeler<sup>4</sup>. Un aveu capital qui avait pris tout son sens en 1928, quand il s'installa en Bretagne, pour une deuxième villégiature à Dinard...

Oui, c'était son deuxième séjour dans la station balnéaire. Il l'avait découverte en juillet 1922, pressé par Olga, sa première épouse, laquelle cherchait un air sain – elle s'inquiétait de la santé de leur fils Paulo. Suivant son habitude, Pablo Picasso en avait profité pour beaucoup dessiner, principalement des maternités d'une facture traditionnelle, des natures mortes cubistes et des vues de Saint-Malo croquées depuis les jardins de la villa Beuregard que le couple avait louée. Moments de bonheur : les pas malhabiles de l'enfant l'éblouissaient ; et il s'épatait, en bon Méditerranéen, de l'importance des marées sur la Côte d'Émeraude... Il y était donc revenu en 1928 (il avait 46 ans), toujours avec Olga, toujours avec Paulo, et toujours le crayon ou la palette à la main. Mais, comment dire ? il donnait le change, épiant sans

cesse les fenêtres de la pension où l'attendait Marie-Thérèse Walter, sa jeune maîtresse, rencontrée boulevard Haussmann, à Paris. « Mademoiselle, vous avez un visage intéressant. Je voudrais faire votre portrait... Je sens que nous ferons de grandes choses ensemble... Je suis Picasso », avait-il déclaré<sup>5</sup>. Été d'espérances, de mensonges, de drames conjugaux... Gardait-il toute sa tête ? Ses détracteurs en doutèrent. Seule certitude : il peignait comme jamais. Non plus des hommes et des femmes, mais des fragments, des débris, des rognures d'humanité ! Tel était son dernier style, qu'il voulait définitivement imposer : ni tronc, ni jambes, ni bras, et à peine un trait pour la bouche ! Ainsi œuvrerait-il à l'avenir, jetant sur les toiles d'insolites étirements ou d'extravagantes compressions que se disputeraient des collectionneurs fortunés. Dans l'histoire de l'art, cette aventure porte un nom : « La période de Dinard ». Elle connut un *bis repetita placent* en août 1929, lors de l'ultime séjour de Pablo Picasso dans la ville. Encore en compagnie d'Olga, et encore guettant Marie-Thérèse... Et puis peignant, comme personne ! ■

*Baigneuses jouant au ballon, de Pablo Picasso, 20 août 1928.*

© Succession Picasso 2015.

<sup>1</sup> Cité par Henri Béhar in *André Breton, le grand indésirable*, Fayard, 2005, p. 191.

<sup>2</sup> Daniel-Henry Kahnweiler, *Mes galeries et mes peintres*, Gallimard Idées, 1982, pp. 55-56.

<sup>3</sup> André Lhote, *Peinture d'abord*, Denoël, 1942, p. 191

<sup>4</sup> Ernst Beyeler, *La Passion de l'art*, Gallimard, 2003, p. 29.

<sup>5</sup> Cité par Peter Read in *Picasso à Dinard, catalogue de l'exposition de 1999*, p. 80.